


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV · ANG ·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

# P.-V. STOCK, ÉDITEUR

## DU MÊME AUTEUR

Bernard Palissy, un acte en vers, en collaboration avec M. Gaston Salandri. (*Epuisé.*)
Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Évasion, comédie en trois actes. (*Couronné par l'Académie française.*)
L'École des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les trois Filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronné par l'Académie française.*)
Les Avariés, pièce en trois actes.
La petite Amie, pièce en quatre actes.

---

Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée).

BRIEUX

# L'École des Belles-Mères

COMÉDIE EN UN ACTE

— DEUXIÈME ÉDITION —




PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1902






## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| FIFINE | Mmes | DULUC. |
| MADAME GRAINDOR | | JENNY ROSE. |
| MADAME MEILLET | | NETZA. |
| UNE BONNE | | DICKSONN. |
| M. GRAINDOR | MM. | LÉRAND. |
| ANDRÉ | | MAURY. |

En Province, de nos jours.

---

# L'ÉCOLE DES BELLES-MÈRES

Un salon.

## SCÈNE PREMIÈRE

FIFINE, ANDRÉ.

André entre par la porte, en bras de chemise, tenant sa jaquette à la main. Il ne voit pas Fifine qui met son chapeau.

ANDRÉ.

C'est trop fort! (Il appuie avec force à plusieurs reprises sur un bouton électrique, il va à la porte du fond et l'ouvre en criant.) Léontine! Léontine!

FIFINE est arrivée sur la pointe des pieds jusqu'auprès de son mari qui ne l'a pas encore vue, elle crie également :

Léontine! Léontine!

Elle éclate de rire et descend en scène.

ANDRÉ.

Ah! tu es là! Et la bonne?

FIFINE.

Léontine ?

ANDRÉ.

Oui, ma jaquette n'est pas brossée.

FIFINE.

Tu vas voir des malades, ce matin, monsieur le docteur ?

ANDRÉ.

Tu sais bien que je n'en ai pas. Depuis un mois que j'ai passé mon dernier examen... Mais je sonne depuis une heure.

FIFINE.

Et personne ne répond ?

ANDRÉ.

Non !

FIFINE.

Ça ne m'étonne pas !

ANDRÉ.

Pourquoi ?

FIFINE.

Parce qu'il n'y a personne.

Elle rit.

ANDRÉ.

Tu ne seras jamais sérieuse.

FIFINE.

Si, quand j'aurai vingt ans.

ANDRÉ.

Mais moi, j'en ai vingt-cinq et je...

FIFINE.

Mon pauvre André... Faut te brosser toi-même comme pendant notre voyage de noces à Paris.

ANDRÉ.

Je n'ai pas trouvé la brosse.

FIFINE.

Ah! attends! (Elle lui prend la jaquette des mains et la secoue un peu.) Là!

ANDRÉ, mettant sa jaquette.

Et Léontine?

FIFINE.

Elle est sortie pour chercher une place.

ANDRÉ.

Une place! On l'a donc mise à la porte?

FIFINE.

Oui!

ANDRÉ.

Qui?

FIFINE.

Maman, parbleu!

ANDRÉ.

Pourquoi?

FIFINE.

Je ne sais pas... Qu'est-ce que ça peut te faire?

ANDRÉ.

Et l'autre?

FIFINE.

L'autre, elle est allée faire une course.

ANDRÉ.

Où ça?

FIFINE, riant.

En voilà, des questions! Est-ce que je sais. — C'est maman qui l'a envoyée. Tu es fâché?

ANDRÉ.

Non !

FIFINE.

Faisez une risette !

ANDRÉ, riant.

Embrasse-moi.

FIFINE.

Encore?.. N'abîme pas mon chapeau. (Il l'embrasse.) Là !... C'est assez... Comment le trouves-tu, mon chapeau?

ANDRÉ.

Très gentil.

FIFINE.

Tu dis ça ; tu ne l'as pas regardé.

ANDRÉ.

Mais si... Tu sors?

FIFINE.

Tu vois.

ANDRÉ.

N'oublie pas de passer chez le tapissier.

FIFINE.

Maman y est allée.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il a répondu ?

FIFINE.

Elle te le dira.

ANDRÉ.

Où vas-tu ?

FIFINE.

Je vais avec maman.

ANDRÉ.

Quoi faire ?

FIFINE.

Ah ! voilà !... Acheter un chien !

ANDRÉ.

Un chien ?

FIFINE.

Oui ! Oh ! il est si petit, que tu ne t'apercevras pas de sa présence. C'est un amour, gros comme ça, avec des petites oreilles, des yeux noirs... tu verras. Il ressemble à ma tante. Tu sais, ma vieille tante. Je le ferai jouer. Nous jouerons tous les deux. Tu lui apprendras à faire le beau. (Elle saute de joie.) Ce qu'on va s'amuser.

ANDRÉ, riant.

Et combien, cet amour ?

FIFINE.

Cher !... mais c'est comme en tout quand on veut avoir du beau, il faut y mettre le prix.

ANDRÉ.

Combien encore ?

FIFINE.

Cent cinquante francs.

ANDRÉ.

Tu es folle, ma petite Fifine... Voyons, réfléchis... Tu ne l'auras pas huit jours, que tu en seras lasse...

FIFINE.

Tu crois ?

ANDRÉ.

Certainement. Et puis... je ne sais pas bien com-

ment te dire cela.... il faut un peu surveiller nos dépenses.

FIFINE, sans mauvaise humeur.

C'est bon ! Je ne l'achèterai pas... Es-tu content ?...

ANDRÉ.

Oui !

FIFINE.

Au revoir ! Au revoir !

Elle sort en courant.

## SCÈNE II

ANDRÉ, seul, puis LÉONTINE.

ANDRÉ.

J'ai peut-être eu tort, de la priver de son chien.. mais je ne veux pas laisser sa mère gouverner.

Entre Léontine.

LÉONTINE.

Monsieur me demande ?

ANDRÉ.

Non !... C'était pour... ce n'est plus la peine.

LÉONTINE.

Monsieur sait qu'on m'a renvoyée ?

ANDRÉ.

Oui. Pourquoi ?

LÉONTINE.

Parce que j'avais demandé à madame... à la mère

de madame — d'aller dimanche chez mon grand-père qui est malade.

ANDRÉ.

Eh bien, vous irez chez votre grand-père et vous resterez à mon service.

LÉONTINE.

Merci, monsieur !

On entend sonner.

ANDRÉ.

On sonne! Allez donc voir!

Elle sort.

## SCÈNE III

ANDRÉ seul, puis MADAME MEILLET.

ANDRÉ.

Je veux être le maître chez moi, saperlotte!

La bonne fait entrer madame Meillet.

MADAME MEILLET.

Mon cher enfant! (Embrassades.) Je viens entre deux trains, chez le notaire, pour signer des papiers. Je n'ai pas voulu passer dans ta rue, sans monter te dire bonjour. Fifine va bien ?

ANDRÉ.

Très bien! Elle est sortie.

MADAME MEILLET.

Déjà! Alors je me sauve... et la clientèle ?

ANDRÉ.

Rien! Seulement, nous comptons beaucoup sur l'influenza, au commencement de l'hiver.

MADAME MEILLET.

Tant mieux! Et le ménage, ça marche toujours, avec ta belle-mère? Quelle idée vous avez eue de venir habiter ici... Alors, ça marche?

ANDRÉ.

Oui, seulement...

MADAME MEILLET.

Seulement?

ANDRÉ.

Il y a des petits tiraillements. Fifine n'est pas assez affectueuse... Elle n'aime pas assez son chez soi... enfin...

MADAME MEILLET.

Je vois ce que c'est. Il faudrait l'œil de ta mère là-dedans.

ANDRÉ.

J'ai peut-être eu tort de te dire cela.

MADAME MEILLET.

Du tout! du tout! Je cours chez mon notaire parce qu'il ne serait plus là, si j'arrivais en retard... et je reviens ici. Et — écoute bien ce que ta mère va te dire : je n'en partirai pas avant que tout y soit en ordre.

ANDRÉ.

Ma foi, je te remercie. Je n'osais pas te le demander... ce sera une bonne chose.

MADAME MEILLET.

Tranquillise-toi. J'arrangerai tout et ce ne sera pas long. A tantôt!

ANDRÉ, la reconduisant.

A tantôt...

Il reste un moment à la porte, redescend et scène. Léontine paraît.

## SCÈNE IV

### ANDRÉ, LÉONTINE.

ANDRÉ.

Vous mettrez trois couverts, ce soir!

LÉONTINE, surprise.

Trois couverts?

ANDRÉ.

Oui, ma mère dînera ici... Qu'est-ce que vous avez?

LÉONTINE.

Mais, monsieur, c'est impossible!

ANDRÉ.

Parce que...

LÉONTINE.

Mais jusqu'ici, monsieur et madame ont toujours pris leur repas, chez les parents de madame, en bas, alors, la cuisine n'est pas en état.

ANDRÉ.

Allons!... C'est bien!

## SCÈNE V

LÉONTINE, ANDRÉ, puis FIFINE.

Entre Fifine avec un petit chien sous le bras.

FIFINE.

Je n'ai pas été longtemps...

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FIFINE.

Est-il gentil, hein? N'est-ce pas qu'il ressemble à ma tante? (A son chien.) Faisez une risette à son père. (A son mari.) Embrasse-le... Approche-toi, il va t'embrasser... approche-toi donc... (André après résistance, se fait embrasser par le chien. Il s'essuie la figure.) Oh! tu n'as pas besoin de t'essuyer comme ça. Il n'y a rien de plus sain que la langue d'un chien. (Au chien.) Il est messant, son papa? Oh! n'amour! qu'il était zoli zoli, le petit sien sien, à sa mémère...

Elle l'embrasse.

ANDRÉ.

Je croyais que tu ne devais pas l'acheter.

FIFINE.

Je ne l'ai pas acheté, j'ai dit à maman que j'en avais envie. Elle m'en a fait cadeau. Regardez, Léontine, s'il est joli, et son petit nez, et ses petites noreilles... Vous allez faire du feu dans la petite chambre et l'installer dans la niche qu'on a apportée... Et puis, il faut lui faire de la soupe, allez cher-

cher des os, en bas... et de l'eau, n'oubliez pas de l'eau et un bout de sucre. Allez! (Elle lui donne le chien. — A son mari.) Non, mais regarde. André, regarde, il veut que tu lui dises bonsoir. On dirait qu'il comprend que tu n'en voulais pas... Pauvre tite bête!... Bonsoir, mon trésor chéri.

Elle lui envoie un baiser. — Léontine sort.

ANDRÉ, sans mauvaise humeur.

Heureux chien!

FIFINE, riant et lui montrant le doigt.

Oh! Je sais pourquoi tu dis « heureux chien ». Assieds-toi là... Tiens, tu es un bon mari... J'avais très peur d'être grondée... mais, c'est maman qui m'a forcée à le prendre. Tu es gentil de ne rien me dire. Voilà pour ta peine. (Elle l'embrasse. André veut la retenir.) Non! c'est assez, chut! Soyez sage!

ANDRÉ.

Méchante!

FIFINE.

Vas-tu quelque part, tantôt?

ANDRÉ.

Je devais aller à une répétition de l'opéra nouveau, au théâtre des Arts, je n'irai probablement pas.

FIFINE.

Oh! si, vas-y.

ANDRÉ.

Tu y tiens?

FIFINE.

Oui... et emmène-moi!

ANDRÉ.

Ma chère enfant, c'est impossible.

FIFINE.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Ce n'est pas convenable... Il faut passer par les coulisses... il faut... Enfin, ce n'est pas ta place.

FIFINE.

Tu dis tout le temps ça... Et lorsque tu te décides à me prendre avec toi, tu es bien content après... Tes amis le disent bien, qu'on peut conduire sa femme à une foule d'endroits, où tu ne veux pas que j'aille.

ANDRÉ.

Oui, mais aucun n'y emmène la sienne. Allons! tu resteras là! tu t'occuperas.

FIFINE.

Je resterai là... je resterai là... pas ici toujours. En bas! chez maman.

ANDRÉ.

Pourquoi... C'est ici... chez nous, ce n'est pas en bas.

FIFINE.

Oh! oui, mais ici, je m'ennuie, toute seule je ne sais pas où sont les choses... Tandis que chez maman, j'ai toutes mes petites affaires à leur place, toutes mes commodités... Enfin, je m'y plais mieux... Mais tu serais si gentil de m'emmener! Si tu savais comme ça m'amuse, de sortir. Je voudrais être toujours dehors.

ANDRÉ

Ce n'est pas possible.

FIFINE.

Tant pis !

ANDRÉ.

Tu vas comprendre... Il faut t'habituer à rester davantage chez toi, prendre plus à cœur, ton rôle de maîtresse de maison.

FIFINE.

Puisque maman est là.

ANDRÉ.

Mais nous ne resterons pas éternellement chez tes parents.

FIFINE.

Pourquoi pas ?

ANDRÉ.

Mais... un jour viendra où j'aurai des clients... alors...

FIFINE, *s'échappant.*

Ah ! Voilà maman !... Voilà maman !

*Elle va au devant de sa mère qui entre.*

## SCÈNE VI

ANDRÉ, FIFINE, MADAME GRAINDOR.

MADAME GRAINDOR.

Bonjour, André.

ANDRÉ.

Bonjour, bonne maman !

FIFINE.

Dis donc, maman, André ne veut pas que j'aille à une répétition au théâtre des Arts.

MADAME GRAINDOR.

André a parfaitement raison!

FIFINE.

Il y va, lui.

MADAME GRAINDOR.

Eh! bien! c'est qu'il a besoin d'y aller... Toi, tu viendras chez nous... Tu ne seras pas à plaindre.

FIFINE.

J'aurais voulu...

MADAME GRAINDOR.

Ce n'est pas la place d'une femme comme il faut.

ANDRÉ.

C'est ce que je lui disais...

MADAME GRAINDOR.

J'ai vu Léontine, en entrant... A-t-elle trouvé une place?

ANDRÉ.

Elle n'en cherche plus.

MADAME GRAINDOR.

Ah!

ANDRÉ.

Je la garde.

MADAME GRAINDOR.

Ah!

ANDRÉ.

Je lui ai permis d'aller chez son grand-père.

MADAME GRAINDOR.

Je ne lui aurais pas refusé d'aller là, mais je crains que sous ce prétexte...

ANDRÉ.

Je suis sûr que c'est là qu'elle va

MADAME GRAINDOR.

Alors, vous avez bien fait. Tenez, c'est pour vous, ce paquet que je viens d'apporter. (A Fifine.) Tu vas voir, comme il va être content... D'abord, il faut me dire si vous avez grondé bien fort à propos du chien.

FIFINE.

Il n'a rien dit.

MADAME GRAINDOR.

Vrai ?

FIFINE.

Rien ! Il est mignon tout plein.

MADAME GRAINDOR.

Si vous aviez vu comme elle en avait envie. Et cette petite bête, on aurait dit qu'il comprenait, il lui faisait des caresses à n'en plus finir.

FIFINE.

En pleurant ! Et en faisant comme ça avec ses petites papattes.

MADAME GRAINDOR.

Je n'ai pas su résister... et je crois qu'à ma place, vous auriez cédé comme moi. Seulement, nous avions bien peur, toutes les deux, n'est-ce pas, Fifine ?

FIFINE.

Oh ! oui, moi, le cœur me battait, en ouvrant la porte.

MADAME GRAINDOR.

Et si je suis montée aussi vite, c'est pour être tout de suite certaine que vous ne me gardez pas rancune.

ANDRÉ.

Fifine est si contente !

MADAME GRAINDOR.

Alors, si vous ne m'en voulez pas, ouvrez ..

ANDRÉ, obéissant.

Des cigares... quatre boîtes de vingt-cinq. Oh ! bonne maman !

MADAME GRAINDOR.

Et quels cigares, s'il vous plaît ?

ANDRÉ.

Des exquisitos... à quatre-vingts centimes.

MADAME GRAINDOR.

Parfaitement !

ANDRÉ.

Mais vous faites des folies, bonne maman... C'est trop... comment avez-vous eu l'idée ?

MADAME GRAINDOR.

Vous ne vous rappelez pas ?

ANDRÉ.

Non !

FIFINE.

Hier... après dîner...

ANDRÉ.

Ah ! le cigare qu'on m'avait donné.

FIFINE.

Et que tu as trouvé si bon.

MADAME GRAINDOR.

Vous avez dit « Sapristi, je m'y habituerais bien à ces cigares-là. »

FIFINE.

Je t'ai demandé le prix et le nom, sans avoir l'air de rien !

MADAME GRAINDOR.

Et voilà !... Qu'on dise maintenant du mal des belles-mères !

ANDRÉ.

Il faudrait ne pas vous connaître.

MADAME GRAINDOR.

Ça, c'est gentil... je suis venue un peu vous voir, je me suis dit : ils sont tout seuls, là-haut, ils vont peut-être s'ennuyer, et j'ai apporté mon ouvrage... (Tout en causant elle s'installe.) Dites-moi un peu pourquoi il est convenu que toutes les grand' mères sont bonnes et toutes les belles-mères méchantes, alors qu'une grand' mère est toujours une belle-mère.

ANDRÉ.

Je ne sais, mais vous serez une grand' mère adorable.

MADAME GRAINDOR.

Oh ! le plus tard possible.

ANDRÉ.

Je dis, moi, le plus tôt possible.

MADAME GRAINDOR.

C'est pour vous que je parle. Jouissez de votre jeunesse, allez ! les enfants viendront toujours assez tôt et assez nombreux.

ANDRÉ.

Je ne suis pas de votre avis !

MADAME GRAINDOR.

Heureux ceux qui n'en ont pas.

ANDRÉ.

J'espère bien que l'an prochain vous serez marraine.

MADAME GRAINDOR.

Déjà !

ANDRÉ.

Les enfants c'est la joie et la paix du foyer.

MADAME GRAINDOR.

Ne vous pressez pas de vieillir, cela viendra assez vite. Si vous saviez les tracas, les chagrins que les enfants apportent avec eux, vous changeriez d'avis. Ayez-en un, un petit, deux tout au plus... Ce sera suffisant.

ANDRÉ.

Moi, j'ai des théories là-dessus. J'en veux avoir bientôt et j'en veux avoir beaucoup. La France en a besoin.

FIFINE, riant.

Je me vois déjà en mère Gigogne.

MADAME GRAINDOR, se forçant pour être douce.

Vous parlez sans raison, mon cher André. D'abord la santé de Fifine ne permettra pas la réalisation de ces rêves.

ANDRÉ.

Allons donc !

FIFINE.

Moi, je suis de l'avis de maman !

MADAME GRAINDOR, de même.

Ton mari plaisante.

ANDRÉ.

Pas du tout.

MADAME GRAINDOR, de même.

Vous vous ruinerez en frais de nourrice.

ANDRÉ.

J'ai encore des idées là-dessus : mes enfants n'auront pas d'autre nourrice que leur mère.

MADAME GRAINDOR, avec très peu d'éclat.

Mais vous auriez dû me dire tout cela avant de l'épouser, cher monsieur.

FIFINE, désolée.

Et moi qui aime les corsages se boutonnant dans le dos !

MADAME GRAINDOR, à André.

J'espère que vous ne parlez pas sérieusement. Je trouve inconvenants, oui, c'est le mot, inconvenants, les ménages qui...

ANDRÉ, un peu sec.

Vous avez tort, vous avez tort, je vous l'assure. D'ailleurs, ceci ne regarde que nous.

MADAME GRAINDOR, douce.

Mais, comme vous me parlez, mon cher André ! Vous pensez bien que si je vous donne des conseils, c'est dans votre intérêt et dans celui de ma fille. J'ai vécu plus longtemps que vous, mon pauvre ami, et je connais mieux la vie. Plus tard, vous vous apercevrez que j'avais raison ; mais les enfants ne croient pas au savoir des vieilles mamans.

ANDRÉ.

Ils ont raison. Moi je laisserai mes enfants libres de faire ce qu'ils voudront. Ils seront à leur gré banquiers, notaires, soldats, sculpteurs, peintres ou auteurs dramatiques.

MADAME GRAINDOR.

Pourquoi pas danseurs de corde?

ANDRÉ.

Et danseurs de corde si cela leur convient.

MADAME GRAINDOR, *riant faux, à Fifine.*

Et moi qui prenais tout cela au sérieux!

ANDRÉ.

Vous auriez tort d'en rire.

MADAME GRAINDOR.

Vous aimez plaisanter. (*Un temps.*) J'ai passé chez le tapissier ce matin, il viendra mettre les rideaux au lit.

ANDRÉ.

Les reprendre, vous voulez dire.

MADAME GRAINDOR.

Non! les poser.

ANDRÉ.

J'avais demandé à Fifine de les faire reprendre.

FIFINE.

C'est vrai, je me le rappelle maintenant. (*A André.*) J'ai seulement dit à maman que tu m'avais priée de passer chez le tapissier : j'avais oublié pourquoi. En effet, c'était pour lui rendre les rideaux de lit.

MADAME GRAINDOR.

Des rideaux que je vous ai donnés ! S'ils ne vous plaisent pas, on les changera.

ANDRÉ.

Je ne veux de rideaux en aucune façon à notre lit, c'est contraire à l'hygiène. L'air ne circule pas à son aise. Les poussières s'amassent dans les plis, et les poussières, ce sont des mondes de microbes, si vous ne savez pas ça, bonne maman.

MADAME GRAINDOR.

Nous avons toujours eu des rideaux à notre lit, Graindor et moi, et ça ne nous a pas fait mourir... Mettez-les aux fenêtres.

ANDRÉ.

Pas davantage. D'ailleurs, nous couchons la fenêtre ouverte.

MADAME GRAINDOR, à Fifine.

Est-ce vrai ?

*Fifine fait signe que oui.*

ANDRÉ.

L'hygiène, bonne maman ! De votre temps on ignorait l'hygiène ! Tout cela vous surprend. Je vais vous étonner plus encore. J'ai deux demandes à vous adresser.

MADAME GRAINDOR

Vous me faites peur.

ANDRÉ.

La première, c'est de nous permettre à Fifine et à moi de dîner et de déjeuner chez nous.

MADAME GRAINDOR.

Est-ce que vous ne mangez pas bien... en bas ?...

Je suis étrangement récompensée de tout le mal que je me donne afin de vous être agréable... je ne sais qu'inventer pour vous faire plaisir... Je n'ai pas de chance, vraiment. Si ma cuisine ne vous parait pas bonne, dites-le... dites ce que vous aimez... (Prête à pleurer.) J'avais remarqué que vous adoriez le rôti de veau, nous en mangeons trois fois par semaine... Ça me fait des scènes avec mon mari qui ne peut pas le souffrir... mais je passe par là-dessus pour vous... Ce soir, il y avait un perdreau truffé. Vous voyez bien que je ne suis pas une méchante femme.

ANDRÉ.

Vous êtes très bonne, je ne l'ai jamais contesté.

MADAME GRAINDOR.

Eh bien, vous viendrez nous demander à dîner quand vous voudrez, aussi rarement que vous voudrez.

ANDRÉ.

Ma seconde demande est celle-ci. Je désire que vous m'aidiez à retenir Fifine ici, chez elle, où elle reste trop peu de temps.

MADAME GRAINDOR.

Vous ne voulez pas la garder en prison ?

ANDRÉ.

Non. Je veux qu'elle s'habitue à son rôle de maîtresse de maison, qu'elle s'occupe de diriger les domestiques... etc... etc...

MADAME GRAINDOR.

Est-ce que je ne m'en acquittais pas bien ?

ANDRÉ.

Si, mais j'aime mieux que ce soit plus mal fait et que ce soit fait par Fifine.

MADAME GRAINDOR.

Alors, vous ne voulez plus qu'elle vienne me tenir compagnie ?

ANDRÉ.

Si, mais moins souvent.

MADAME GRAINDOR.

Elle ne pouvait trouver chez moi que de bons exemples.

ANDRÉ.

Mais à force de l'attirer chez vous et de l'y retenir, vous en étiez arrivée à me la reprendre presque tout à fait.

MADAME GRAINDOR.

C'est bien ! Vous commanderez. Vous êtes le maître.

ANDRÉ.

Je vous remercie. Faites comprendre cela à Fifine, je vous en serai reconnaissant.

*Il sort.*

## SCÈNE VII

### FIFINE, MADAME GRAINDOR.

MADAME GRAINDOR, *éclatant.*

Ah ! c'est trop fort ! Ah ! je ne m'attendais pas à ça de toi ! Ah ! non ! Pendant une demi-heure on insulte ta mère devant toi et tu ne trouves rien à dire, et tu ne prononces pas un mot pour la défendre !

FIFINE.

Mais, maman, André ne t'a pas insultée.

MADAME GRAINDOR.

C'est cela, approuve-le, mon enfant. C'est parfait! il ne te manquait plus que de l'approuver... Ah! le mal élevé, le grossier personnage!... le... Je ne sais pas comment j'ai pu me contenir aussi longtemps... Et moi, bonne tête, je lui apportais des cigares! Ah! non! tu me trouverais trop sotte et l'on se moquerait trop de la vieille ici.

Elle remballe les cigares.

FIFINE.

Mais, maman...

MADAME GRAINDOR

C'est bon! c'est bon! je sais ce que je fais! Des exquisitos pour monsieur! A quatre-vingts centimes!.. Ah! ah! Ton père les fumera et jusqu'au bout et il ne les gâchera pas, et il sera bien content. Et lorsque « mossieu » voudra bien nous faire l'honneur de venir dîner à la maison, on lui en donnera un... au dessert. (Elle porte le paquet à la porte du fond.) Léontine, redescendez-moi cela!

FIFINE.

Tu n'es pas raisonnable, voyons. Tu ne peux pas lui reprendre.

MADAME GRAINDOR.

Non, je me gênerai.

FIFINE.

Mon mari...

MADAME GRAINDOR.

Mon mari... mon mari!... Eh bien, quoi, ton mari! On dirait que tu parles d'un bon Dieu! Il ne me fait pas peur, tu sais, ton médecin de quatre sous, sans clients!

FIFINE.

Ce n'est pas de sa faute s'il n'y a pas de malades... Tu as mal compris ce qu'il te disait.

MADAME GRAINDOR.

C'est ça, je suis une imbécile n'est-ce pas? C'est lui qui t'a appris à me répondre comme ça!

FIFINE.

André a très bon cœur et il t'aime beaucoup.

MADAME GRAINDOR.

Eh bien moi, je le déteste!... Depuis le premier jour où il a été question d'un mariage avec toi. Je me force pour lui faire bonne mine parce que c'est mon devoir, et si je le soigne à table, si je lui fais des cadeaux, c'est pour toi, c'est pour qu'il ait plaisir à venir chez nous, c'est pour qu'il fasse toutes tes volontés. Je te dis que je le déteste, ton mari.

FIFINE.

Qu'est-ce qu'il t'a fait?

MADAME GRAINDOR.

Ce qu'il m'a fait? Il t'a prise! Je suis jalouse de lui, si tu veux le savoir.

FIFINE.

Je ne te comprends pas.

MADAME GRAINDOR.

Tu me comprendras quand ce sera ton tour.

FIFINE.

Cette histoire de cigares lui causera beaucoup de chagrin.

MADAME GRAINDOR.

Tant mieux! Nous ne serons pas encore quittes.

Et qu'est-ce que tu vas faire, toi? Tu vas te laisser mener par le bout du nez. Réponds, entre ta mère et ton mari, tu n'hésiteras pas, hein?.. Tu choisiras ce bel oiseau-là! Dieu se chargera de te punir.

FIFINE.

Oh!

MADAME GRAINDOR.

Tu verras, tu verras! tu seras jolie dans quelques années avec ta nichée d'enfants, qui rempliront la maison de cris... ce sera gentil ici!.. Oui! avec des berceaux jusque dans l'antichambre et des langes sales dans tous les coins... Tu seras belle, tu auras l'air d'une vieille à trente ans! Et je te promets du plaisir lorsque tu te compareras à des amies qui auront eu un mari moins patriote que celui-là! Et, pendant que tu seras là, à moucher le nez à toute la bande, lui, bien tranquille et fier, s'en ira faire le joli cœur chez des petites dames qui auront leurs nerfs, ou papillonnera dans les coulisses, à des répétitions auxquelles tu n'assisteras pas.

FIFINE.

André, me tromper?

MADAME GRAINDOR, ironique

Non! Il est autrement que les autres!.. Mais tu ne vois donc rien! Mais tu es donc aveugle! Tu ne comprends donc pas, alors?

FIFINE.

Je ne comprends pas, quoi?

MADAME GRAINDOR.

Ce qu'il veut?

FIFINE.

Non!

MADAME GRAINDOR.

Mais je le gêne, ce monsieur, pour faire ses farces! Nous le gênons, ton père et moi! Et il veut se débarrasser de nous.

FIFINE.

Comment cela?

MADAME GRAINDOR.

Lorsqu'il t'aura forcée à dîner ici, il sait bien que tu seras comme toutes les femmes, que tu voudras paraître heureuse malgré tout, et que tu nous cacheras ses dîners en ville et ses soirées je ne sais où! Ah! ça, tu ne l'auras pas volé, et je ne te conseille pas de venir te plaindre lorsque ça t'arrivera.

FIFINE.

Sois tranquille.

MADAME GRAINDOR.

Regarde autour de toi! M. Boguin a une danseuse; M. Pelletier, une chanteuse; M. Prévost, la caissière du café des Arts; M. Moutier, celle du café de la Comédie; M. Delamarre c'est mdame Courtin et M. Courtin, c'est madame Bocquet... Oh! je sais bien, on se dit toujours qu'on sera la seule à échapper au sort commun, que son mari est une exception... On se dit ça jusqu'au jour où on se trouve en face de la réalité et alors, on regrette de n'avoir pas écouté sa mère.

FIFINE.

Je t'en prie, maman.

MADAME GRAINDOR.

Maintenant, si tu trouves ça de ton goût, à ton aise! Si tu veux être une esclave, ça te regarde. Seulement, il ne faudra pas t'étonner de voir les gens

sourire sur ton passage ! Le fait est que tu seras touchante avec ta candeur et ta crédulité. On commence déjà d'ailleurs à se moquer de toi.

FIFINE.

Qui ça ?

MADAME GRAINDOR.

Quelqu'un que je ne te nommerai pas. Libre à toi de croire que ta mère a menti, ça ne doit pas te gêner... avec le respect que les enfants d'aujourd'hui ont pour leurs parents.

FIFINE.

Mais, maman, je t'aime toujours.

MADAME GRAINDOR.

Allons donc ! Si c'était vrai, tu ne nous sacrifierais pas comme tu le fais. Est-ce que tu crois que c'est pour moi ce que je te dis là !.. Ah ! tu seras heureuse, va, toute seule... Nous... je ne parle pas de nous, ça t'est bien indifférent. D'ailleurs, avec les chagrins que tu nous fais, ton père et moi, nous n'en aurons pas pour longtemps heureusement.

FIFINE.

Maman, je te promets de parler à André, je te promets.

MADAME GRAINDOR, *s'attendrissant.*

Allons ! Au revoir, ma fille... je ne t'en veux pas, tu sais. Tu viendras nous voir quand on te le permettra. . seulement... si tu veux que nous ne soyons pas trop malheureux, tu tâcheras que ce soit souvent.

*Elle sort.*

## SCÈNE VIII

FIFINE seule, puis ANDRÉ.

ANDRÉ.

Eh bien?

FIFINE.

Eh bien, quoi?

ANDRÉ.

Ta mère t'a-t-elle fait entendre raison?

FIFINE.

Je suis assez grande pour me conduire toute seule.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que tu as résolu?

FIFINE.

J'ai résolu que tu n'irais pas à cette répétition.

ANDRÉ.

Ah!

FIFINE.

Si tu y vas, j'irai avec toi.

ANDRÉ.

J'irai, et j'irai seul. Je ne veux pas recevoir d'ordres ni de ta mère ni de toi.

FIFINE.

Il n'est pas question de ma mère.

ANDRÉ.

C'est elle qui t'a monté la tête.

FIFINE.

Je n'ai besoin de personne. J'y vois clair. Si tu tiens autant d'aller à cette répétition, sans moi, c'est que tu vas y retrouver des personnes avec lesquelles tu ne te soucies pas de me faire rencontrer.

ANDRÉ.

Quelles personnes ?

FIFINE.

Est-ce que je sais les noms de ces femmes-là !

ANDRÉ.

Tout cela ne vient pas de toi, ma chère Fifine. Allons ! avoue que ta mère t'a raconté des choses qui t'ont rendue jalouse.

FIFINE.

Tu te trompes bien, maman ne m'a rien dit du tout ! Tu m'entends, rien du tout.

ANDRÉ.

Je lis que ces mauvaises paroles et ces mauvaises pensées sont indignes de toi.

FIFINE.

Je te répète qu'on ne m'a rien soufflé. Je suis capable d'avoir une idée à moi toute seule, peut-être. Tu me trompes ou tu vas me tromper, je le sais. Vous êtes tous les mêmes d'abord. Je ne suis pas assez bête pour croire que tu es une exception... je n'ai pas envie qu'on se moque de moi.

ANDRÉ.

Si ta mère ne t'a rien dit à ce sujet, de quoi t'a-t-elle parlé alors ?... T'a-t-elle conseillé de rester davantage chez toi ?

FIFINE.

Ah ! oui !.. Rester chez moi !.. pour que pendant ce temps-là tu ailles faire le joli cœur devant des petites dames qui auront leurs nerfs !

ANDRÉ.

Ce n'est pas encore toi qui as trouvé cette phrase-là.

FIFINE.

Si ! si ! si ! C'est moi ! Oui, c'est moi ! vous êtes des despotes et des hypocrites ! mais si je suis ta femme, je ne suis pas ton esclave ! Et je sortirai quand je voudrai, je sortirai tous les jours ; aussi longtemps que je voudrai. Je n'y serai jamais ici, jamais ! jamais !

ANDRÉ.

Fifine, écoute-moi un peu. Tu t'exaltes, tu dis des bêtises... tu vas te faire du mal.

FIFINE.

Si je me fais du mal, tant pis. (Un temps.) Maman t'a repris tes cigares... C'est moi qui le lui ai conseillé.

ANDRÉ.

Elle a bien fait et toi aussi...

FIFINE.

Ne dis pas de mal de ma mère.

ANDRÉ, un silence.

Veux-tu que je te dise, ma petite Fifine... Ta mère est en train de faire notre malheur à tous les deux.

FIFINE.

Ne dis pas de mal de ma mère... c'est inutile ! tu

ne réussiras pas à me détacher d'elle, je dînerai chez elle tous les jours, je déjeunerai chez elle tous les jours... quand ça ne te plaira pas, il y a des restaurants.

ANDRÉ, tendre.

Ta mère t'a montée contre moi. Elle ne me pardonnera jamais d'être ton mari. Je ne lui en veux pas parce que je devine ce que souffre de tout cela son égoïsme maternel. Elle aurait voulu te garder toute sa vie auprès d'elle et me hait de t'avoir enlevée. Elle ne se rend pas compte du mal qu'elle peut nous faire si nous ne nous aimons pas bien. Aime-moi bien, ma chère Fifine, et rien qu'en nous aimant nous trouverons la force de traverser cette petite crise, sans y laisser tout notre bonheur.

FIFINE, ébranlée.

Mais pourquoi veux-tu aller à cette répétition ?

ANDRÉ

Je n'y tiens pas du tout.

FIFINE, plus douce.

Tu n'y tiens pas! Tu n'y tiens pas! C'est trop fort. Tout à l'heure...

Entre madame Meillet.

MADAME MEILLET.

Qu'est-ce qu'on me dit? On se dispute ici!

ANDRÉ.

Fifine est un peu nerveuse, voilà tout.

FIFINE.

Non, madame!

ANDRÉ, à lui-même.

Heureusement, voilà ma mère, elle va finir d'arranger tout cela.

## SCÈNE IX

FIFINE, ANDRÉ, MADAME MEILLET.

MADAME MEILLET, allant à Fifine.

Bonjour, ma petite chérie... Voyons, ça ne va pas ce ménage?.. Il y a des gros chagrins et des grandes colères. Nous allons les guérir. Toi, André, va-t'en... va-t'en là-bas... au fond, lire ton journal. Nous allons causer toutes les deux comme deux amies... Allez-vous en, vilain André!... Allez! allez! (A Fifine.) Asseyons-nous, il a été méchant le petit mari?

FIFINE.

Il est inutile de me parler comme à une enfant.

MADAME MEILLET.

Séchez vos yeux.

FIFINE.

Je ne pleure pas.

MADAME MEILLET.

C'est vrai, vous ne pleurez pas. Alors on boude?

FIFINE.

Je vous assure, madame, que je ne suis pas une fillette.

MADAME MEILLET.

Soit! Causons comme deux dames âgées. Vous me reconnaissez bien le droit, alors que je vois mon fils malheureux, de m'inquiéter auprès de vous de ce qui fait sa peine?

FIFINE.

C'est moi qui suis malheureuse et non lui.

MADAME MEILLET.

Oh! mon enfant, je connais mon fils, il est la bonté et la droiture mêmes et je sais bien que, si l'un de vous deux a des torts envers l'autre, ce n'est pas lui vis-à-vis de vous.

FIFINE.

C'est moi qui ai tort.

MADAME MEILLET.

J'en suis certaine. Vous conviendrez, n'est-ce pas? qu'il y a plus longtemps que vous que je connais André, et si vous ne savez pas apprécier les rares qualités de son cœur, j'ai été à même de les mettre à l'épreuve.

FIFINE, agacée.

Eh bien, madame, c'est entendu, votre fils est un ange et moi, je suis un monstre. C'est un ange, c'est un ange, c'est un ange, je le dis, je le répète, je le proclame, il a toutes les vertus et moi tous les défauts. J'ajouterai même qu'il a des clients, si vous voulez... cela doit vous suffire.

MADAME MEILLET.

Oh! quel petit caractère vous avez, madame! Je comprends que la vie avec vous ne soit pas tout rose pour mon pauvre André. Le malheureux enfant méritait mieux que cela.

FIFINE.

Eh bien, il fallait lui trouver mieux.

MADAME MEILLET.

Je regrette de ne pas l'voir fait.

FIFINE.

Regrettez-le et laissez-moi tranquille

MADAME MEILLET.

Vous êtes une mal élevée.

FIFINE.

Et vous...

ANDRÉ.

Fifine, je te défends de parler à ma mère sur ce ton-là.

FIFINE.

Alors dis-lui à ta mère qu'elle me laisse la paix.

ANDRÉ.

Et je t'ordonne de te taire! Je n'ai jamais manqué de respect à ma mère, moi, et je ne veux pas qu'une gamine de ton âge...

FIFINE.

Gamine...

ANDRÉ.

Oui, gamine! Et si j'avais su prévoir ton manque de cœur et ton impertinence...

FIFINE.

Qu'est-ce que tu aurais fait?

ANDRÉ.

Tais-toi, tu es une petite sotte.

MADAME MEILLET, *pleurant.*

Ne vous disputez pas pour moi... je m'en vais... mon pauvre André.

ANDRÉ.

Reste ici, maman, Fifine te doit des excuses et elle te les fera.

FIFINE, narquoise.

Ah! ah!

Entrent M. et madame

## SCÈNE X

### FIFINE, ANDRÉ, MADAME MEILLET, M. et MADAME GRAINDOR.

MADAME GRAINDOR.

Qu'est-ce qu'il y a?

GRAINDOR.

Qu'est-ce qu'il y a? On vous entend d'en bas.

MADAME GRAINDOR.

J'ai cru qu'on se battait ici. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, ma pauvre Fifine?

ANDRÉ.

Elle a été insolente avec ma mère, et je veux qu'elle lui demande pardon.

*Nota: Ce qui suit doit être dit conformément aux indications. Les personnages parlant ensemble ou séparément comme le feraient des chanteurs dans une quintette. Lire ce qui suit comme de la musique :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| FIFINE...... | Je n'ai pas été insolente! ———— | | |
| ANDRÉ...... | ———————— | Si tu l'as été. ———— | |
| Me MEILLET. | ———— (pleurant.) | J'aurais mieux fait de mourir.— | |
| Me GRAINDOR. | ———————— | Ma fille insolente! ———— | |
| GRAINDOR... | Oh! ———————————————— | | |

FIFINE....... ——————— Jamais! ———————
ANDRÉ...... Mère! Mère! ————————————————
Me MEILLET.. ————— (toujours pleurant.) Elle fera ton malheur.
GRAINDOR ... Voyons, mes enfants, embrassez-vous. ————————
Me GRAINDOR. ———————————————————— C'est lui qui—

FIFINE....... Non!. ——————————————————————
ANDRÉ...... ——————————————————————————
Me MEILLET. (toujours pleurant.) ——— Mon Dieu! mon Dieu! ———
GRAINDOR... —— Fifine, va embrasser ton mari. ——————————
Me GRAINDOR.fera le nôtre. Pourquoi donc ça! N'y va pas fifine. —

FIFINE...... Il m'a appelée petite sotte, petite sotte, petite sotte.
ANDRE...... Ah! si elle suit vos conseils. —— Tu l'avais mérité.
Me MEILLET.. (pleurant jusqu'à la fin.) ——— Hou! Hou! Mon Dieu! —
GRAINDOR... ————— Voyons, André. ———— Voyons, Marie!
Me GRAINDOR. ————— Elle aura raison. ————— Petite sotte.

FIFINE...... ————— C'est la tienne oui! ——— C'est la tienne.
ANDRÉ...... C'est ta mère qui est cause de tout cela. Oui, c'est ta mère.
Me MEILLET.. ———————————————— Moi! Mon Dieu! Mon Dieu!
GRAINDOR... ————— Voyons, Fifine, va embrasser ton mari. —
Me GRAINDOR. ——— Moi! ——————————. Je te le défends. ——

FIFINE...... ————— On veut me tenir enfermée ici. —————
ANDRÉ...... ——————————————————————— Pas vrai! ——
Me MEILLET.. Votre fille est une mal élevée! ———— On veut...
GRAINDOR... ——————— Madame Meillet! Mais voyons, Marie!
Me GRAINDOR. ——————— Et vous qu'est-ce que vous êtes? ———

FIFINE...... ——————————————————————————
ANDRÉ...... ——————————————————————————
Me MEILLET.. que vous fassiez votre devoir qui est de vous occuper de la maison, et non d'être toujours dehors.
GRAINDOR... ——————————————————————————
Me GRAINDOR. ———————— Vous ne ferez pas la loi ici, vous.

FIFINE...... ———————— C'est trop fort!... C'est trop fort!
ANDRÉ...... ———————— Parfaitement! Parfaitement! ——
Me MEILLET.. J'ai autant le droit de faire la loi ici que vous. Je suis chez mon fils.
GRAINDOR... ———————— Etes-vous entêtés à la ————
Me GRAINDOR. ———— Nous verrons, je suis chez ma fille. ———

FIFINE...... ———————— Jamais! ————————
ANDRÉ...... ———————— Tu feras des excuses à ma mère.—
Me MEILLET.. ———————— Quoi! ———— Laisse-la donc! ———
GRAINDOR... fin de vous disputer comme ça. Tu vas te taire! ——
Me GRAINDOR. Avec ses manières dirait-on pas! Non, je me tairai pas.

TOUS, criant.

FIFINE...... Qu'elle m'en fasse d'abord, ce n'est pas moi qui ai été la chercher. Non! je n'en ferai pas, non!
ANDRÉ...... On dira ce qu'on voudra, mais jamais je ne permettrai qu'elle soit impertinente avec ma mère.
Me MEILLET.. Vous n'avez jamais su élever vos enfants. Vous avez fait de votre fille une enfant gâtée! Oui!
GRAINDOR... Vous allez vous taire tous et ne pas parler comme ça tous à la fois. Je veux qu'on se taise!
Me GRAINDOR. Ma fille ne s'est pas mariée pour faire une esclave. Mon devoir est de la défendre et je la défendrai.

GRAINDOR, à sa femme.

Marie! Tais-toi! André a raison. Le devoir de Fifine est de s'occuper davantage de son ménage.

FIFINE.

Moi!

MADAME MEILLET ET ANDRÉ, triomphants.

Ah!

MADAME GRAINDOR.

Mais...

GRAINDOR.

Et si l'on m'avait écouté lorsque je m'opposais à

ce que les enfants habitent avec nous, cela ne serait pas arrivé.

MADAME MEILLET, sanglote avec des:

Mon Dieu ! mon Dieu !

Madame Graindor pleure également.

FIFINE, regarde son père, puis après un silence.

Ah! c'est ça, c'est bien, alors! c'est bien! (Elle ôte ses boucles d'oreilles, ses bagues, sa broche, — fiévreusement et les jette sur un meuble. Elle arrache les dentelles de son corsage et sort violemment.) C'est bien, alors. c'est bien!

MADAME MEILLET.

Pour la dot que vous lui avez donnée, elle ne peut pas avoir dix domestiques...

MADAME GRAINDOR.

Comment, pour la dot! Et vous qui...

GRAINDOR.

Va donc voir ce que fait ta fille !...

MADAME GRAINDOR, qui ne l'avait pas vue sortir.

Fifine? où est-elle? Fifine?

Elle sort. — Madame Graindor revient avec Fifine qu'elle tient par la main.

FIFINE.

Laisse-moi! laisse-moi! Puisqu'on veut que je sois la bonne... Laisse-moi... Je vais retourner à la cuisine pour laver la vaisselle.

Elle a une crise de larmes, des sanglots d'enfant. Elle essuie ses yeux avec le revers de sa main. — Un gros chagrin.

MADAME GRAINDOR.

Fifine... ma petite Fifine!... Je t'avais bien dit qu'il ferait ton malheur.

ANDRÉ.

Laissez-la!

MADAME GRAINDOR.

C'est ma fille, monsieur.

ANDRÉ.

C'est ma femme!

MADAME GRAINDOR.

Vous êtes ici chez moi.

ANDRÉ.

Eh bien! Je m'en vais.

MADAME GRAINDOR.

Je ne vous retiens pas.

GRAINDOR.

Voyons...

MADAME GRAINDOR.

Laisse donc! Il retourne chez sa mère.

ANDRÉ.

Parfaitement! (A sa mère.) Partons! (A madame Graindor.) Et si Fifine veut venir me rejoindre elle viendra.

Il sort avec sa mère.

## SCÈNE XI

FIFINE, GRAINDOR, MADAME GRAINDOR.

MADAME GRAINDOR.

Eh bien tant mieux!

GRAINDOR.

Tant mieux ?

MADAME GRAINDOR, l'entraînant à droite.

Allons, toi, tu ne vas pas garder cette figure d'enterrement... Fifine nous reste : il ne faut pas qu'elle s'ennuie ici. (A Fifine.) C'est fini !

FIFINE.

Oui ! c'est fini et je suis contente qu'il soit parti.

MADAME GRAINDOR.

A la bonne heure ! Nous allons bien nous amuser... (A son mari.) Sois donc gai, toi !

GRAINDOR.

Moi ?

MADAME GRAINDOR.

Hum !... (A Fifine.) Ce soir nous mangerons des œufs à la neige.

FIFINE, la pensée ailleurs.

C'est cela !

MADAME GRAINDOR.

Ça n'a pas l'air de te faire plaisir.

FIFINE.

Si ! Si !

MADAME GRAINDOR.

Nous irons au théâtre.

FIFINE.

Mais je ne veux pas qu'on cherche à me distraire. Je ne sais pas ce que vous avez après moi. Je n'ai aucune raison d'être triste. Je ne suis pas triste du tout, pas du tout.

Elle ne peut se retenir de pleurer silencieusement, elle essuie une larme en cachette.

MADAME GRAINDOR.

Nous le savons bien que tu n'es pas triste.

GRAINDOR, qui réfléchit longuement, et fait un geste comme quelqu'un qui prend une décision, à sa femme.

J'ai besoin de causer avec Fifine... laisse-nous!

MADAME GRAINDOR.

Mais, mon ami!

GRAINDOR.

Je te dis que j'ai besoin de causer avec elle. Va-t'en... je t'appellerai...

## SCÈNE XII

GRAINDOR, FIFINE.

GRAINDOR.

Viens ici, Fifine, assieds-toi et causons... Ta mère n'est pas là, nous sommes seuls tous les deux, nous allons tailler de la bonne besogne... Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

FIFINE.

Rien, père!

GRAINDOR.

Rien, père... Dis papa... comme il y a deux heures. Je ne t'ai rien fait, moi!.. Ta mère elle... je ne sais pas... elle est allée manigancer dans ton ménage mais moi...

FIFINE

Je n'accuse personne.

GRAINDOR.

La question n'est pas là... Qu'est-ce que tu as intention de faire, demain, par exemple?

FIFINE.

Je te dis : rien... Ce que j'aurai fait aujourd'hui.

GRAINDOR.

Rester ici?... Demeurer avec nous?

FIFINE.

Oui!

GRAINDOR

Tout le temps?

FIFINE.

Tout le temps.

GRAINDOR.

Ça te fera plaisir?

FIFINE.

Oui.

GRAINDOR.

Oui, mais à moi... tu ne t'es pas demandé si ça me ferait plaisir, à moi... En somme, nous t'avions mariée... nous nous disions : « Elle est casée » et tu nous retombes sur les bras... Enfin, ça va peut-être m'ennuyer, moi... je voulais louer cet appartement.

FIFINE.

Toi?

GRAINDOR.

Oui. (Essayant de mentir.) Ta mère et moi nous aimons bien être seuls pour déjeuner... tu nous déranges... tu... tu...

FIFINE, très calme.

Tais-toi donc! Vous êtes contents comme tout. Tu

veux faire semblant que ça t'ennuie pour que... Eh bien, je resterai ici jusqu'à ce que tu me mettes à la porte.

GRAINDOR.

Tu n'aimes donc plus ton mari?

FIFINE, sans force.

Non!

GRAINDOR.

Alors il faut divorcer.

FIFINE.

Divorcer!

GRAINDOR.

Dame. (Avec aplomb.) Je crois d'ailleurs qu'André en a l'intention.

FIFINE.

Lui! (Un silence et un petit sourire.) Tu ne me feras pas croire cela non plus, papa.

GRAINDOR.

Ah! je ne te ferais pas croire... Dans ce cas, je n'essaierai pas... Parlons sérieusement, alors. Ma petite Fifine, vous n'avez qu'une brouille d'amoureux, il ne faut pas la faire durer. Ce soir, tu ne dîneras pas ici... Tu iras retrouver ton mari.

FIFINE.

Non!

GRAINDOR.

Pourquoi?

FIFINE.

Parce qu'André me l'a « ordonné » et que je ne veux pas avoir l'air de lui obéir.

GRAINDOR.

Ah! il faut donc recourir aux grands moyens. Tu disait tout à l'heure que tu resterais ici jusqu'à ce que je te mette à la porte. Eh bien, je t'y mets.

FIFINE.

Je serais curieuse de voir ça!

GRAINDOR.

Tu vas le voir... je ne suis pas en colère après toi, tu sais, je t'aime toujours bien... ne va pas te tromper là-dessus... Seulement je te mets à la porte.

FIFINE.

Tu veux rire.

GRAINDOR.

Pas le moins du monde. Lève-toi et va-t'en.

FIFINE, inquiète, mais essayant encore de sourire.

Il faudra employer la force.

GRAINDOR, (ceci très tendre et très détaillé.)

Va-t'en, ma bonne petite Fifine... Vois-tu, je vais tout te dire. Si je n'écoutais que mes manies, que mon propre bonheur, je te prierais de rester ici tout le temps, parce que je suis content de te voir, de t'entendre, de te savoir là... c'est très doux à mon âge d'être caliné, d'être dorloté par ces petites mains-là... Mais les vieux doivent être seuls... on a du mal à s'y faire par exemple... (Un temps.) on a de la peine à s'y décider... La plus grande preuve d'amour qu'ils peuvent donner à leurs enfants, c'est celle là, vois-tu parce que ça... c'est la vraie douleur de la vie... (Très tendre.) Va-t'en, Fifine, va-t'en!

FIFINE.

Comme tu es bon!

GRAINDOR.

Ma foi, je crois en effet que je le suis en ce moment, mais ça n'est pas si commode que je l'aurais cru.

FIFINE.

Tu as du chagrin à cause de moi ?

GRAINDOR.

Oui, c'est à ça que servent les enfants. Si tu veux me consoler, c'est bien simple : sois heureuse? Pas un mot de résistance... Viens! (Il la prend par le cou et la conduit doucement à la porte, avec une grande tendresse.) Je te mets à la porte, va mettre ton chapeau et ton manteau.

FIFINE.

Je veux t'embrasser.

GRAINDOR, qui peut à peine retenir ses larmes.

Non, ce n'est pas la peine... On se reverra, on se reverra !..

Il descend en scène, en se mouchant. Fifine reste un moment à la porte du fond. Entrent André et sa mère.

## SCÈNE XIII

FIFINE, GRAINDOR, ANDRÉ. MADAME MEILLET, puis MADAME GRAINDOR.

MADAME MEILLET.

Nous venons faire une dernière tentative de conciliation... mon fils l'a exigé.

GRAINDOR.

Ah! attendez!.. (Il appelle sa femme.) Madame Graindor! Madame Graindor! (Entre madame Graindor.) Ecoute. Voici M. André et sa mère qui viennent pour...

MADAME MEILLET.

Une dernière tentative...

ANDRÉ.

De conciliation.

MADAME GRAINDOR.

Mais...

GRAINDOR.

Laisse-moi parler... ça dépend des enfants... Ils vont s'expliquer... devant nous.

MADAME GRAINDOR.

Il faut d'abord...

GRAINDOR.

Tais-toi!.. Ils vont s'expliquer devant nous et nous, nous ne dirons rien, ni les uns ni les autres... Est-ce juré?

MADAME GRAINDOR.

Cependant...

GRAINDOR.

Allons, c'est juré...

MADAME MEILLET.

Moi, je le jure...

MADAME GRAINDOR.

Moi aussi, alors...

GRAINDOR.

Et moi, de même... Allez, mes enfants, expliquez-vous!

Longue scène muette. Fifine et André vont lentement au devant l'un de l'autre, se tendent la main sans se dire un mot, se regardent, sourient, et s'embrassent avec tendresse.

GRAINDOR.

Voilà !.. Maintenant, mes petits agneaux, je suis votre propriétaire... je vous donne congé.

ANDRÉ.

Où irons-nous ?

MADAME MEILLET.

Pas chez moi, toujours... la leçon me suffit.

GRAINDOR.

Et moi, je ne veux pas de marmots, ni de chiens dans ma maison !

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat

Imprimerie Generale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

